

Des volontaires de la Croix-Rouge examinent une malade avant de l'emmener à l'hôpital de Pradalunga, Italie, le 15 mars 2020. Fabio Bucciarelli/The New York Times/Redux/REA



●●● accusés d'avoir caché la vérité. L'émotion retombe, les internautes passent à autre chose. Même sa veuve préfère se taire, à part pour annoncer sur Internet la naissance d'un deuxième garçon. Le 8 septembre, date choisie par les autorités pour célébrer « la victoire de Chine » contre le coronavirus, 1 499 personnes ont été distinguées, dont certaines à titre posthume. Le docteur Li Wenliang ne faisait pas partie de la liste...

— Roberto Stella, médecin à Busto Arsizio, Italie

En Europe, les « mandarins » de la médecine observent sans s'afoler la bataille menée à 7 000 km de là par leurs confrères chinois. Le bilan relativement faible des victimes, 4 634 morts officiellement, et la concentration de l'épidémie à Wuhan, n'incite pas, il est vrai, à sonner l'alerte générale. En réalité, au moment où la Chine se confine, le virus circule déjà à l'étranger. Signalée dès janvier en Italie, la peste des temps

modernes se répand dans la région lombarde en février. Début mars, les malades affluent, les premiers morts tombent. Les compteurs s'affolent : dix par jour, cent, jusqu'à un millier le 27 mars, au pic de la crise. En Italie comme en France, en Espagne puis, plus tard, au Royaume-Uni, on n'a ni les outils, ni l'expérience, ni la stratégie pour affronter cette pandémie. Les hôpitaux de la riche Lombardie sont asphyxiés sous l'afflux des patients. Le Covid fauche au passage le personnel soignant. Roberto Stella, médecin généraliste, a résisté cinq jours avant de succomber.

À Busto Arsizio, ville de 83 000 habitants proche du lac de Côme, nul n'ignore cet homme enterré à l'âge de 67 ans. Il a été le premier des 176 médecins italiens décédés de la maladie, la majorité étant des généralistes de famille, plus âgés que ceux des hôpitaux. Dans la salle d'attente du dispensaire médical où il officiait, une grande photo de lui veille sur les patients. Président de l'Ordre des médecins de la province de Varèse, Roberto Stella était un

Roberto Stella a multiplié les risques en travaillant sans équipement adéquat. En bonne santé, il a d'abord pensé aux autres.

médecin à l'ancienne, fidèle à son cabinet boisé, orné de livres, et jamais avare d'une visite à domicile. C'était le genre « à poser la main sur l'épaule de ses patients et à ne pas pouvoir faire un pas dans la rue sans être salué et arrêté pour discuter », détaille son collègue et ami Alessandro Colombo. « Un gladiateur », ajoute un confrère, l'urgentiste Saverio Chiaravalle.

Comme tant d'autres soignants décédés dans les premiers temps de l'épidémie, Roberto Stella a multiplié les risques de contracter le mal en travaillant sans équipement adéquat. Ce père de deux enfants était en bonne santé,

il a d'abord pensé d'abord aux autres. « Personne n'utilisait alors de masques ni de visières, encore moins de tenues de scaphandriers comme aujourd'hui ! », rappelle un autre camarade, le chirurgien-dentiste Dino Azzolin.

En ce mois de mars, l'intendance, nerf de la guerre, ne suit pas. La Chine, qui a fort à faire pour protéger son 1,4 milliard d'habitants et produire des millions de tests, a cessé provisoirement d'être l'usine du monde. Partout, les stocks s'épuisent. La Lombardie, et bientôt l'Europe entière, court après les blouses et les masques FFP2 que le grand public apprend à épeler. À l'hôpital, on bricole à la va-vite du matériel de protection. « L'ennemi était inconnu, poursuit Dino Azzolin. Roberto Stella l'a affronté à mains nues et doublement du fait de ses responsabilités, en participant à des réunions sur le territoire de la préfecture, les hôpitaux, le ministre de la santé... »

Quatre des six médecins de l'*ambulatorio* où travaillait Roberto Stella sont tombés malades. Un a dû être hospitalisé pendant

quinze jours. Roberto Stella, lui, a travaillé jusqu'à la veille de son intubation. « Il était engagé, vif, précis, décidé », énumère Marco Cambielli, qui l'a remplacé à l'Ordre des médecins de Varèse. Responsable de la formation continue des médecins, Roberto avait déjà élaboré un cours à distance sur l'état des connaissances sur le Covid. Il avait toujours un temps d'avance. »

L'annonce de sa mort, le 11 mars, a coïncidé avec le début du confinement total en Italie. Quand la nouvelle est tombée, ses confrères ont tenu bon. « Avec l'autre collègue vaillant et le personnel administratif mis en télétravail, nous avons fait de notre mieux pour assurer la continuité du service, témoigne Carlo Campiglia, associé de Roberto Stella depuis plus de quinze ans. Pas un jour, pas une heure nous n'avons fermé, même pendant le confinement. » Leur compagnon de route parti trop tôt aurait agi de même, pensent ceux qui l'ont connu. « Frère, nous sommes ici pour travailler et pour combattre », a-t-il lâché à Saverio Chiaravalle, médecin-chef des urgences d'un hôpital de Milan, lors de leur dernière entrevue.

Après la Lombardie, le monde se replie. Il est souvent trop tard : la fermeture des frontières ne peut interrompre la course du microbe. Le virus fauche des dizaines de milliers de vies en Europe, puis part effectuer sa moisson de l'autre côté de l'océan. Dès février, l'Amérique se savait menacée et pourtant, son président Donald Trump a refusé de déclencher la mobilisation générale. Est-ce de l'aveuglement ? De l'impuissance ? De l'indifférence ? Difficile de se mettre dans la tête de l'hôte de la Maison-Blanche. Seule certitude, la première puissance mondiale n'a pas tiré les leçons du drame italien.

— James Mahoney, médecin à New York, États-Unis

L'épidémie déferle en premier lieu sur la métropole de New York. La contamination est fulgurante, incontrôlable. Entre le 21 mars et le 6 avril, la ville passe de 10 000 cas à plus de 130 000. À l'hôpital universitaire de Brooklyn, le docteur Robert Foronjy a réuni les cinq médecins de son unité de soins pulmonaires avant l'arrivée de la vague. « Les choses vont se détériorer à New York. Qui veut prendre une pause ? », demande-t-il. Personne ne se défile. James Mahoney, 62 ans, devait partir à la retraite. « Il l'a reportée, se souvient Robert Foronjy. Et même s'il était parti, il serait revenu. » En presque quarante ans de carrière, James Mahoney a été de tous les combats : sida, épidémie de crack, 11-Septembre, ouragan Sandy, grippe aviaire et sras... Cet Afro-Américain n'a jamais quitté ce petit hôpital public de 350 lits, dressé au milieu d'East Flatbush, un ●●●

Suite page 4.